

Rencontres avec Plutarque*

JACQUELINE DE ROMILLY

Nous devons tous être reconnaissants aux organisateurs de ce congrès et à la Grèce qui veut bien l'accueillir.

Que la Grèce soit hospitalière pour des gens qui aiment Plutarque n'a rien qui doive surprendre. Hospitalière, elle l'a toujours été. Et Plutarque n'est pas seulement un des très grands auteurs de la Grèce ancienne: il est celui qui a, si l'on peut dire, révélé la Grèce à l'Europe de la Renaissance. En France, la découverte de Plutarque fut un phénomène sans précédent; il était dû en partie à la qualité de la traduction d'Amyot, mais avant tout au fait que l'on trouvait dans l'oeuvre de Plutarque tous les aspects de l'Antiquité: les grands hommes de l'histoire, les doctrines des philosophes, la religion de Delphes, et aussi, entremêlés, des citations de poètes et des mots historiques, des arguments et des anecdotes, et des hauts faits, et des curiosités. L'engouement, d'ailleurs, ne fut pas propre à la France: Érasme a traduit du Plutarque comme Guillaume Budé, et Shakespeare, plus tard, s'en est inspiré plus largement que Corneille.

D'autre part, si tout converge et se rencontre en Plutarque, comment n'offrirait-il pas un thème de choix pour des échanges internationaux? La collaboration, avec lui, est une loi. On ne peut en effet comprendre une Vie de Plutarque si l'on n'a pas une solide formation d'historien de l'Antiquité, si l'on ne peut comparer les sources et les critiquer à l'aide de documents divers: il faut être historien de Rome et de la Grèce, des époques les plus anciennes comme les plus récentes, historien de Solon comme de Sylla, d'Aristide comme de Philopoemen; et le travail fait pour une des Vies ne prend vraiment quelque portée qu'une fois comparé avec les résultats obtenus pour d'autres. Sans compter qu'il en va de même pour ces centaines d'anecdotes, cousues l'une à l'autre dans les Traités moraux: elles ont leurs sources, elles aussi, plus difficiles à discerner, et parfois leurs variantes, sur lesquelles il faut faire le point. Mais c'est loin d'être tout. Car, si l'histoire envahit les Oeuvres morales, il n'est pas une page des Vies où n'affleure la réflexion morale, avec de brefs commentaires inspirés de Platon ou bien des stoïciens;

* Remarques destinées à l'ouverture du Congrès Plutarque à Athènes.

et, du coup, c'est toute la philosophie de la Grèce qui intervient à côté de l'histoire, et toute sa religion aussi, chaque fois qu'un geste de piété ou d'impiété suscite une remarque de l'auteur. Qu'il s'agisse des Vies ou des *Moralia*, la collaboration et les échanges sont également nécessaires. Et je ne dis rien de l'histoire de la langue ni des emprunts littéraires, avoués ou non, qu'il est si nécessaire de percevoir si l'on veut comprendre le texte à fond.

En un sens, cela justifie qu'intervienne aujourd'hui quelqu'un qui comme moi—vous le savez—n'est d'aucune manière spécialiste de Plutarque: ainsi sera du moins respecté l'équilibre entre les diverses spécialités, dont aucune ne sera alors privilégiée.

Je voudrais, en fait, profiter de cette incompétence même. Car j'essaierai de partir de mon expérience d'helléniste habituée au cinquième siècle avant J. C. et à des textes qui se placent un demi-millénaire avant Plutarque. Cela fait un grand recul. Et le recul est parfois utile. Il permet en l'occurrence de mieux mesurer les changements profonds qui sont intervenus en Grèce et qui ont permis à Plutarque de devenir ce qu'il est devenu. C'est grâce à eux qu'il a pu produire cette oeuvre qui est comme la somme de l'Antiquité, en effet, mais une somme déjà tout entière tournée vers un monde et vers des habitudes modernes. Oui, il a fallu des changements profonds; et mes rencontres avec Plutarque aideront à mesurer, par contraste, cette puissante transformation interne de la pensée grecque.

*

J'ai d'abord rencontré Plutarque dans le prolongement de Thucydide. Le plus austère et le plus sobre des historiens m'a conduite au biographe de Périclès, de Nicias, d'Alcibiade, et à ces anecdotes personnelles que ces Vies apportent sur leur vie privée. Il faut être juste: formée à l'école d'un historien comme Thucydide, j'ai parfois éprouvé quelque agacement pour la liberté avec laquelle Plutarque traite les différentes versions d'un événement, ou néglige la densité des analyses au profit du détail révélateur. L'année dernière encore, j'étais à Jérusalem, et je faisais une conférence sur Thucydide et Plutarque, comparant dans le détail les emprunts et leur modèle;¹ or, je dois l'avouer, j'insistais surtout sur ce qui s'était perdu en cours de route, sur l'affaiblissement du sens et le rétrécissement de la pensée politique.

Mais le point de vue que j'adoptais là faussait les perspectives. Car Plutarque savait ce qu'il faisait et ne songeait pas à être un nouveau Thucydide. Il fondait un genre nouveau, appelé à devenir le grand genre à la mode de nos jours; et il le fondait consciemment, lucidement.

Je dis "fondait"; et j'ai l'air par là de prendre parti dans les longs débats des dernières décennies sur l'origine de la biographie; en fait, par cette

¹ J. de Romilly, "Plutarch and Thucydides on the Free Use of Quotations," *Phoenix* 42 (1988) 22-34.

expression, je refuse plutôt de prendre parti. Car il est clair que Plutarque n'est pas parti de rien, qu'il a eu des modèles et des précédents. Sans même rappeler ici le rôle, tant commenté, des biographies hellénistiques, comment oublier qu'il fut, pour le domaine latin, postérieur à Cornelius Nepos et contemporain de Suétone? Tout cela était dans l'air du temps. Mais l'ampleur de l'oeuvre de Plutarque et la variété des vies traitées, sans parler du talent, font de lui, aux yeux de la postérité, la véritable père de la biographie. Et il avait un but lucidement défini. On cite en général le témoignage de la Vie d'Alexandre; et il est décisif: "En effet, nous n'écrivons pas des Histoires, mais des biographies; et ce n'est pas surtout dans les actions les plus éclatantes que se manifeste la vertu ou le vice. Souvent, au contraire, un petit fait, un mot, une plaisanterie montrent mieux le caractère que des combats qui font des milliers de morts, que les batailles rangées et les sièges les plus importants" (1, 2). C'est pourquoi il cherche, dit-il, grâce à ces signes distinctifs de l'âme, "à représenter la vie de chaque homme, laissant à d'autres la grandeur et les luttes."

Je ne m'attarderai pas sur ces déclarations de principe, si précises et au demeurant si connues. Elles justifient tous les traits du récit: le recours à l'anecdote, aux sentiments, à ce que nous appelons la "petite histoire" (encore que nos modernes aillent beaucoup plus loin que lui sur cette voie!). Elles justifient le souci d'une présentation vivante, du dialogue, de la scène révélatrice. Mais, si elles m'intéressent, c'est plutôt parce qu'elles révèlent, depuis mon Vème siècle avant J. C., une véritable révolution dans les principes.

Tout l'intérêt a basculé. Et le contraste avec Thucydide est ici éclatant.

Thucydide, homme de la cité avant tout, ne s'intéressait à Périclès que dans la mesure où son action avait déterminé le sort d'Athènes. Au second siècle après J. C., en revanche, le temps des cités est depuis longtemps révolu. Plutarque, certes, ne dédaigne pas les responsabilités ni les magistratures; il ne désespère pas non plus d'avoir, par ses écrits, une influence sur ses contemporains, soit en offrant des modèles et des principes de conduite aux hommes politiques, soit en aidant, par sa juxtaposition des grands hommes Grecs et Romains, à fonder l'amitié destinée à faire de Rome la protectrice de la liberté et de la culture grecque. Mais ce qui l'intéresse avant tout est—il l'a dit—de discerner les "signes distinctifs de l'âme" et la vie de chacun (τὸν ἐκάστου βίον). Donc les hommes d'État eux-mêmes comptent à ses yeux en tant qu'individus. Il montre Périclès avec ses maîtres, Périclès avec Aspasia, Périclès en deuil, Périclès mourant . . . Un tel intérêt ne pouvait évidemment naître qu'après une mutation complète de la vie des gens et des cités. Elle ne pouvait naître, aussi, que dans le sillage de toutes les curiosités nouvelles que cette mutation avait facilitées, et en fonction d'habitudes de vie nouvelles qu'elle avait suscitées. Plutarque ne pouvait venir qu'après l'essor de la psychologie et de la morale individuelles: après Aristote et Théophraste, après les querelles entre stoïciens et épicuriens, après Sénèque. De même, il ne pouvait venir que dans un

moment de culture livresque, permettant que s'épanouisse un homme érudit, éloigné des affaires—un homme, si j'ose dire, appartenant aux temps nouveaux de l'Antiquité.

Ces gauchissements de l'histoire, telle que Plutarque la perçoit, sont donc passionnants à cerner, jusque dans le détail des mots: ils sont eux-mêmes, directement, le reflet même de l'évolution historique.

Cependant le déplacement d'intérêt que traduit le contraste entre Thucydide et Plutarque va plus loin encore. Car Plutarque ne veut pas seulement définir de façon vivante la psychologie de l'individu: il se veut moraliste et trace des modèles. Il le dit franchement—par exemple au début de la Vie de Périclès, quand il parle des actions qui inspirent l'admiration et l'émulation. Certes, ces modèles ne sont pas tracés à coup de faits mensongers ou d'inventions gratuites: ce n'est jamais le cas; mais le choix d'un épisode, le mise en valeur d'une qualité et le choix même des qualités à mettre en valeur, tout cela est son oeuvre et révèle une série d'interventions subtiles, dont nous n'avons pas fini de déceler la présence ni les procédés.

Il faut révéler cette orientation, car elle est bien à lui. Après tout, Plutarque est contemporain de Tacite, et contemporain de Suétone: l'oeuvre du premier prouve que l'on pouvait encore être un historien lucide et exigeant; celle du second prouve que l'on pouvait se faire biographe sans flatter ses personnages ni chercher à présenter des modèles d'ordre moral. Plutarque a fait ce choix, préférant le rayonnement du bien à l'éclat même du vrai. Il l'a fait avec honnêteté et prudence; mais l'intention apologétique existe. Et je crois que le fait explique pour une bonne part l'étrange destin qui fut le sien. Car le XVI^{ème} siècle s'émerveilla de trouver dans son oeuvre "les beaux dits des Grecs et des Romains" ou bien "de sages avertissements et de fructueuses instructions"; mais la notion même de modèles, unie à celle de grands hommes, a détourné de lui les lecteurs en des âges plus blasés et moins confiants dans les leçons du passé. C'est ce que le livre de R. Hirzel rendait déjà sensible en 1912: depuis, le culte des grands hommes ne s'est pas accru, non plus que le souci d'imiter le passé, il s'en faut! Et le rayonnement de Plutarque en souffre. Quand on fait table rase du passé et que l'on veut inventer soi-même ses valeurs, on se détourne de lui.

Je voudrais cependant relever ce qu'a d'injuste l'espèce de suspicion qui pèse sur lui et l'assimile un peu trop vite à ce que l'on a appelé le culte des héros. Car la merveille est justement que, porté par ce souci moral indéniable, Plutarque soit resté toujours modéré, lucide, et gentiment critique. On pourrait ainsi rappeler (et ce serait vrai) qu'il y a des biographies qui n'offrent nullement des modèles (comme celles de Démétrios ou d'Antoine, sans parler de celle de Néron, qui est perdue): Plutarque aime discerner des vertus, différentes selon les cas, et il se réjouit chaque fois que l'occasion s'en offre; mais il n'est jamais de mauvaise foi. D'autre part ses grands hommes n'ont pas grand chose à voir avec les "héros" de Carlyle. Ils ne les a même pas choisis en tant que modèles, mais simplement parce qu'il s'agissait d'hommes sur lesquels, à cause leur grand rôle, on est mieux

renseigné que sur les autres. Leurs actes ont eu des conséquences, leurs paroles ont été transmises, leur sort comporte un enseignement qu'il est possible de dégager. Ils aident à comprendre l'homme, comme ces grands caractères d'écriture, plus lisibles que les petits, où Platon cherchait une définition de la justice en se référant d'abord à la justice dans l'État. Ils ne sont que des signes, comme les héros de la tragédie, dont les auteurs montraient la grandeur, sans pour autant les présenter ni comme parfaits ni comme des modèles à imiter.

Je retiendrai donc surtout de cette notion de modèle, si injustement perçue de nos jours, une difficulté de plus pour les spécialistes de Plutarque. Avec lui, même dans le domaine historique, c'est toujours de morale qu'il s'agit. Il faut donc à tout prix s'occuper de dégager les procédés subtils par lesquels il réussit à orienter les faits sans les trahir et à mettre en relief des vertus dans un récit qui n'est pourtant pas tendancieux. Voilà du travail! Il faut aussi savoir quelles sont ces vertus.

Et là, avouons le, nous aurons aussitôt la confirmation éclatante de la différence entre ses hommes illustres et les héros à la Carlyle. Car il se trouve que Plutarque raconte la vie des hommes illustres avec le souci constant de célébrer en eux des vertus de douceur et de mansuétude, qui conviennent entre toutes à la vie individuelle, à la vie privée.

Je viens d'employer le mot de "douceur": il me mène tout droit à ma seconde rencontre avec Plutarque.

*

Cette seconde rencontre s'est faite à l'occasion de mon livre *La douceur dans la pensée grecque* (il ne s'agit pas, comme certains l'ont cru, d'une étude sur les desserts et autres sucreries, mais des vertus qu'expriment des mots comme *πρᾶος, ἐπιεικής, φιλόανθρωπος*). Or tout, dans ce livre, me jetait vers Plutarque. En effet, alors que je suivais au cours des oeuvres les emplois de ces mots et les progrès de cette notion, je consacrais très rarement un chapitre entier à un auteur; mais, pour Plutarque, il en a bien fallu deux: un pour les *Vies* et un pour les *Moralia*! Et j'ai dû m'arrêter là, à Plutarque, car il fournissait le parfait épanouissement de ces idées. Dans les deux séries d'oeuvres, les résultats étaient les mêmes: ces mots étaient partout, dans chaque vie, dans chaque traité, et avec tous leurs sens, réunis en gerbe. Bien plus, il y avait d'autres. Plutarque emploie des mots comme *εὐγνώμων, φιλόφρων, et μέτριος, et ἰλαρός*. Il a aussi de beaux substantifs: le *φιλοστόργον* (un mot qui ne commence qu'avec Xénophon), le *φιλητικόν* (un mot qui ne commence qu'avec Aristote), le *ἀγαπητικόν* (un mot qui ne se rencontre pas avant Plutarque lui-même); il recourt là à des neutres sustantivés, toujours aptes à désigner les dispositions de l'âme. Et tous ces mots, il les distingue, les groupe, les combine. D'autre part, il découvre des applications de cette vertu partout. Il en reconnaît le bien-fondé et l'universalité. Comme il le dit—et cela est très peu stoïcien—"Il y a dans

notre âme un penchant à l'affection: elle est faite pour aimer"; ou encore: "à moins de contrarier la nature, nous ne pouvons vivre sans amis, sans relations, en solitaires."² Cette φιλανθρωπία est à ses yeux la vertu grecque par excellence. Dans l'appréciation du mérite de chacun, elle est le premier critère. Et elle peut s'étendre à tous les gestes de la vie quotidienne, chez les simples particuliers. La vertu d'humanité vaut même pour la conduite envers les serviteurs, envers les animaux domestiques; elle doit se prolonger quand ils sont vieux—vieux chevaux ou vieux chiens, usés par l'âge. Et il le dit, notre Plutarque. Il le dit même—voyez cette combinaison imprévue—dans la *Vie de Caton l'Ancien* (5)—cela parce que le sens de l'économie empêchait ce dernier de pratiquer ces formes de douceur: ce défaut du personnage nous vaut, de la part de Plutarque, une page entière de commentaires sur la beauté de tels égards et de tels gestes d'humanité envers les animaux atteints par l'âge.

Je ne poursuivrai pas plus loin la démonstration de ce rôle extraordinaire que joue l'idéal de douceur et d'humanité chez Plutarque. Il avait d'ailleurs été signalé par d'autres avant moi.³ Je voudrais plutôt m'arrêter, ici encore, à la mutation profonde qu'un tel choix impliquait.

Cet idéal avait pénétré lentement l'atmosphère morale du monde classique, qui s'attachait plus à la justice et au courage qu'à de telles vertus. On le voit progresser peu à peu, régulièrement, de façon visible et indéniable. Mais ce n'est pas tout. Car quand la douceur avait commencé à pénétrer les textes classiques, au IV^e siècle, il s'agissait presque toujours de célébrer la clémence des vainqueurs ou la douceur du bon roi. Or la douceur célébrée par Plutarque—nouveau signe des temps—est très souvent une vertu de la vie privée. Naturellement, la forme politique existe toujours. Mais, même pour les princes ou les chefs d'armée, elle se traduit aussi dans leurs vies d'hommes. On a vu, dans le passage cité à l'instant, que Caton était dur: oui, mais dur pour les travailleurs, dur pour les animaux. D'autres ont, dans Plutarque, un air avenant avec chacun, qui leur gagne les coeurs. D'autres acceptent la mort avec sérénité. . . L'intérêt pour les individus, qui expliquait le passage de l'histoire à la biographie, nous fait ici passer du domaine public au domaine privé. Et, si les vertus douces ont en effet pour caractéristique de s'appliquer aisément au commun des hommes, leur puissant épanouissement en cette époque tardive n'est pas non plus un hasard. Cet épanouissement, lui aussi, suppose la fin du monde des cités. Il suppose également un intérêt accru pour la psychologie individuelle.

² Solon, 7, 3; *De l'amour fraternel*, 479c.

³ Les deux études principales sont celles de H. Martin: "The concept of *praotes* in Plutarch's Lives," *GRBS* 3 (1960) 65-73; et "The concept of *philanthropia* in Plutarch's Lives," *AJP* 82 (1961) 164-75. Voir aussi C. Panagopoulos, "Vocabulaire et mentalité dans les *Moralia* de Plutarque," Univ. Besançon, *Dial. Hist. ancienne*, 3 (1977) 197-235. Dans notre livre sur *La douceur dans la pensée grecque* (Paris 1979), l'étude de Plutarque occupe les pages 275-307.

Et voilà tout à coup toutes les formes de la tendresse humaine qui interviennent. On sait que Plutarque a écrit de merveilleuses pages sur la tendresse qui lie un homme à sa femme, quand, avec les années, progressent entre eux deux "le respect, la complaisance, l'affection et la confiance mutuelle." Avant Plutarque, seul Xénophon avait célébré cette tendresse; mais la sensibilité de Plutarque laisse loin derrière elle l'austérité de l'*Économique*; et les détails de la vie conjugale ne s'arrêtent plus aux soins du ménage. . . Plutarque a aussi parlé des enfants, de leur façon de donner un jouet ou de leur chagrin de le perdre: les enfants de l'époque classique ne surgissaient que dans le deuil de la tragédie ou dans le pathétique des adieux. Plutarque a parlé des repas, de la politesse, du bavardage, de la patience. Comme il a plusieurs fois traité des sujets parallèles à ceux de Sénèque, la comparaison est facile: au stoïcisme de l'un s'oppose le sourire de l'autre; le sage ici, est marié, et bon mari, et bon maître de maison.

Marquer ces petits décalages et ces nuances souvent subtiles est une des tâches du spécialiste de Plutarque quand il s'occupe de son idéal moral.

Mais il est temps de le dire: bien d'autres tâches l'attendent, en ce domaine, notre spécialiste. Car, emportée par mon élan, j'ai tout de suite évoqué ce rôle de la douceur et de l'humanité. Mais c'était simplifier les choses que de les présenter comme l'expression naïve d'un tempérament affable. En fait, la morale de Plutarque présente un autre trait qui n'est pas moins surprenant quand on part du Vème siècle athénien: c'est qu'elle se double d'une philosophie, où se reflètent les âpres débats théorétiques des nouveaux temps. Même là où Plutarque semble innocemment prêcher une vertu de simple humanité, il est clair qu'il retouche son très cher Platon à la lumière des vertus de sociabilité découvertes par Aristote; et il est clair aussi qu'il retouche, plus qu'un peu, les idées des stoïciens sur le rôle des sentiments et de l'affectivité. Nous découvrons donc là, affleurant à peine, mais bien réel, tout un monde de débats où se sont peu à peu posés les problèmes.

La fidélité de Plutarque au platonisme pourrait faire croire à une continuité entre deux grands auteurs. Mais il suffit d'un simple coup d'oeil sur les traités pour voir que la philosophie s'était compliquée et nuancée. Interprétation du *Timée*, problèmes du destin et du libre arbitre, rôle et action de la providence, existence d'un âme animale: tout était débattu, à coup d'arguments et de preuves. L'aimable douceur de Plutarque plonge donc ses racines dans de laborieux échanges, dont il est passionnant de retrouver le fil—dans un congrès, par exemple, ou bien dans les échanges qui prennent naissance lors d'un congrès! Ces débats savants rendent d'autant plus remarquable l'accent personnel que Plutarque a su donner à ses choix.

Or j'ai parlé de l'idéal moral, mais il en va exactement de même de la religion. Là aussi, on trouve, par rapport à l'âge classique, de nouveaux problèmes, un nouveau cadre de pensée, de nouvelles orientations.

Dans ce domaine aussi, les questions ont fusé. Il n'y a pas eu seulement les curiosités historiques qu'un homme instruit et pieux comme

Plutarque ne pouvait pas ne pas éprouver: sur l'E de Delphes, ou sur les oracles de la Pythie, ou sur le défaut des oracles. Il y a eu aussi, et surtout, toutes les questions métaphysiques posées au cours des années, y compris l'interprétation allégorique des mythes et des rites de la religion traditionnelle, et l'existence des démons, avec les diverses questions qu'elle pose et qui, aujourd'hui, nous déroutent un peu comme les débats scolastiques du Moyen-Age. Les spécialistes connaissent bien ces problèmes, et les embûches qui guettent le lecteur de Plutarque, même s'il est armé d'une solide culture dans la philosophie du temps—et à plus forte raison s'il y est tant soit peu étranger.

C'est là encore du travail en perspective; mais aussi encore une marque du lent renouvellement de la pensée antique. Et j'ajouterai: encore une différence radicale de cadre!

Car c'est un fait: au temps de Thucydide ou des tragiques, la religion était essentiellement affaire collective. Les dieux protégeaient la cité, présidaient aux fêtes et aux concours, exigeaient, récompensaient. La théologie existait bien: Eschyle en est la preuve; mais elle ne cherchait qu'à comprendre, pour guider son action, le sens de la justice divine. Au temps de Plutarque tout s'est renouvelé. Les débats dans lesquels il faut prendre parti impliquent des choix individuels, des réponses individuelles.

Et pourtant, tout comme la morale de Plutarque semble le reflet d'une personnalité, ses choix et ses orientations dans le domaine religieux forment un ensemble où on le retrouve.

Prêtre d'Apollon à Delphes, il croit aux dieux, aux oracles, aux prophéties. Il approche parfois du mysticisme et aime à citer des cas étranges d'inspiration ou de révélations. Mais, avec cela, il n'a rien d'un dévot perdu dans le culte ou même dans la contemplation. Il ne renonce ni à l'action humaine, ni à la raison. Et la "superstition" lui paraît pire que l'athéisme. Il juge en effet stupide de toujours craindre un pouvoir divin qui est en fait "doux comme un père." N'évoque-t-il pas comme une explication possible aux délais de la justice divine l'idée que dieu aurait voulu accorder aux coupables le temps de se réformer? Sa religion aussi a de la "douceur."

En tout cas cette religion, ainsi intériorisée et teintée de spiritualité, est donc aussi différente de la religion classique que l'était sa morale. On perçoit l'évolution, la longue mutation qui est intervenue. Et le fait est que l'on a parfois cherché des concordances entre lui et les textes chrétiens, qui étaient en gros contemporains, mais qu'il ne connaissait pas.

Là comme en tout, Plutarque apporte la somme du passé, mais avec cette touche nouvelle qui l'oriente déjà vers le monde et la pensée modernes. Sans doute est-ce pour cela qu'il a naguère rendu l'héritage ancien si aisément accessible à des lecteurs qui en ignoraient presque tout.

*

Tout cela suggère bien l'importance du travail qui attend encore les savants, travail de comparaison, verticale et horizontale, établissant des relations, directes et indirectes, qui permettent de situer Plutarque dans cette longue file de textes divers, où se reflète une maturation intérieure dont il est l'un des aboutissements. Une telle recherche vaut tous les efforts; et le croisement de tant de fils en ce point de rencontre que constitue Plutarque lui donne un prix particulier.

Mais avant de laisser les spécialistes s'engager dans ces voies, je voudrais encore évoquer une troisième rencontre avec Plutarque: c'est une rencontre, et si je puis dire, par personne interposée; et elle nous ramènera à un Plutarque que nous aurions risqué d'oublier. À force de le voir dans l'histoire et couronnant une longue évolution, nous pourrions en effet perdre de vue cet aspect intemporel que l'on peut appeler la sagesse de Plutarque, et qui est de tous les temps.

On reconnaîtra là le titre d'un petit ouvrage d'extraits qu'à composé Robert Flacelière. Et, puisqu'il s'agit aujourd'hui d'honorer cet ami disparu, je voudrais, pour finir, évoquer son souvenir. Car, à travers lui, tel que je l'ai connu, on avait un peu le sentiment d'être directement en contact avec un Plutarque *redivivus*.

Que l'on se rassure: je ne suis pas aveuglée ni par l'amitié ni par le patriotisme. Je sais, comme vous, ce que les études sur Plutarque doivent à de grands savants de divers pays. Konrat Ziegler a ouvert la voie; et nul ne pourrait travailler sur Plutarque sans avoir recours à lui. Je cite ce nom; je pourrais en citer bien d'autres. Chaque année voit surgir de nouvelles éditions commentées, de nouvelles Vies ou de nouveaux traités, de nouvelles études. Je ne citerai personne, par crainte d'omettre trop de noms.

Mais Robert Flacelière occupe une place privilégiée; et il a consacré toute sa vie à Plutarque.

Né en 1904, il avait été membre de l'École française d'Athènes et, à ce titre, avait été travailler à Delphes. Delphes—cela voulait dire Plutarque: Plutarque, qui était prêtre d'Apollon à Delphes et citoyen de cette ville; Plutarque, qui avait laissé de nombreux traités sur Delphes et ses oracles. . . Tout jeune encore, Flacelière consacra sa thèse complémentaire à une édition commentée du traité *Sur les oracles de la Pythie*. Puis d'autres traités l'occupèrent, et il les édita: les traités delphiques et les traités sur l'amour; et puis, pendant vingt-cinq ans, de 1957 à 1979, ce furent toutes les Vies qui, grâce à lui, parurent à un rythme régulier dans notre collection des Universités de France (dite collection Budé). Ce n'était pas une petite affaire que de traduire Plutarque en français après Amyot: la traduction nouvelle est aisée et précise. Ce n'était pas non plus une petite affaire que de se débrouiller dans tous ces faits, dans toutes ces sources. Flacelière ne pouvait pas faire oeuvre originale sur tout; mais il a su être toujours bien informé et raisonnable, dégager l'essentiel, faire le point de façon lucide. Cela lui était

rendu facile par la familiarité ininterrompue qu'il avait entretenue avec son auteur. Chez nous, en France, on ne nommait jamais Plutarque dans une conférence, même en passant, sans que les regards se tournent vers Flacelière, en souriant, comme si l'on avait parlé de lui.

Et voyez cette vie studieuse de Plutarque, ce désir de s'initier à tout, de se faire une idée des problèmes, et de rédiger ouvrage sur ouvrage: ce fut la vie de Flacelière. Aucun auteur grec n'occupe dans la collection Budé autant de volumes que Plutarque (qui en occupera vingt-cinq): aucun collaborateur n'en a produit autant que Flacelière. Cela n'empêchait pas Plutarque d'exercer des fonctions publiques à Chéronée: Flacelière a de même assumé la direction de plusieurs grands établissements. Sa maison était accueillante, comme celle de Plutarque. Plutarque aimait les récits vifs et vivants: Flacelière détestait les exposés lourds et prétentieux. La morale de Plutarque était de douceur, de courtoisie: Flacelière était souriant, bienveillant. Plutarque a chanté la tendresse conjugale: la vie de Flacelière en fut remplie à un point rare. Et les deuils éprouvés en commun ont encore rapproché les époux, comme pour Plutarque. Plutarque était prêtre d'Apollon, et plein de foi dans la divinité: la foi chrétienne de Flacelière rayonnait du même éclat.

Ces traits peuvent provenir—et proviennent sûrement en partie—d'une rencontre de tempéraments, qui a, précisément, poussé le jeune savant vers l'auteur à qui il se consacra. Mais je crois aussi que l'on se laisse peu à peu influencer par un auteur, quand on passe sa vie entière à le lire et à le fréquenter.

Et, à la vérité, ce n'est pas pour le seul plaisir de rendre hommage à un savant disparu que j'évoque ici cette parenté à travers les siècles, et presque cette symbiose: c'est parce que je crois, pleinement, à ce rayonnement des oeuvres.

J'ai évoqué tout à l'heure le texte célèbre de la Vie de Périclès, où Plutarque dit qu'il faut diriger la pensée vers des spectacles susceptibles de faire naître l'émulation et le désir d'imiter ce qui est bien: il ne me déplaît pas qu'à travers ce qu'un auteur comme lui admire et fait admirer, il naisse chez le lecteur un même désir d'imitation, conscient ou inconscient, fondé sur la sympathie.

Le fait que Plutarque intervienne si directement dans ses oeuvres facilite cette sympathie. Le fait qu'il ait le talent de présenter agréablement ses idées l'encourage. Et tout ce qu'il devait lui-même aux livres crée un admirable précédent.

Tous les témoignages des premiers lecteurs modernes trahissent bien cette influence et cette sympathie. Montaigne s'est réjoui de trouver en Plutarque "des opinions douces et accommodables à la société civile"; Brantôme a parlé de cette "si affectueuse recommandation de la vertu." La sagesse de Plutarque déteint sur ses lecteurs, tout comme, dans ses dialogues, elle semble déteindre sur les amis qu'il met en scène.

Et l'on arrive alors à un double résultat.

Parce qu'il était un homme infiniment cultivé, qu'il multipliait partout les récits, les citations, les allusions aux poètes et aux philosophes, Plutarque a pu devenir l'agent de transmission de l'héritage classique, dont il était nourri et pénétré. Mais, parce que sa sagesse a pris, à ce contact, un certain tour courtois et ouvert, il a à son tour contribué—et peut encore contribuer—à façonner et à aider d'autres générations d'hommes. Ce phénomène est très exactement ce que l'on appelle la culture.

L'exemple de Flacelière nous éclaire sur le rôle que peut jouer Plutarque. Et c'est un très beau rôle.

*

On me dira qu'un congrès scientifique ou un recueil d'études savantes n'ont pas à se soucier de ce rayonnement moral, fait pour les profanes, et que la science et la culture suivent des voies divergentes. Dans le cas des auteurs anciens, et plus particulièrement de Plutarque, j'en doute un peu. J'aurais plutôt tendance à penser qu'elles ne cessent de s'entraider, sans même qu'on le désire ou qu'on le sache. Et je souhaite, en l'occurrence, qu'elles continuent. Car enfin ce Plutarque, qui a représenté à la Renaissance le meilleur de la culture classique et qui a été plus lu et plus traduit qu'aucun autre, mériterait bien d'être aujourd'hui un peu moins négligé. Or il n'est pas exclu que l'attention des savants, leurs découvertes et leurs émerveillements soient de nature à réveiller le goût de lire un auteur. Plutarque en aurait bien besoin. Et notre monde actuel plus encore.⁴

Collège de France, Paris

⁴ Ce texte a été préparé pour le Congrès Plutarque d'Athènes; des difficultés de dernière heure tenant à l'organisation du congrès et à mes propres obligations m'ont empêchée de me rendre à Athènes pour en donner lecture. Je suis d'autant plus reconnaissante à ceux qui ont bien voulu l'accueillir aujourd'hui.

